

Rédaction et administration 39 1/2, rue St-Louis, LEVIS. Abonnement : \$2.00

LE CRI DE QUÉBEC

Si les conservateurs attaquent, il faut bien qu'ils pensent que la jeunesse libérale est prête à répondre.

Journal politique et littéraire

COURAGEUX, HONNÊTE ET VRAI

Rédigé en collaboration

COMMENT NAQUIT "LE CRI DE QUÉBEC"

Un de ces soirs du commencement de mai, je faisais les cent pas sur la Terrasse, quand, zigzaguant à travers la foule des marcheurs en train de digérer, je bousculai quelqu'un au hasard. Je croyais avoir déchaîné une colère chez ce quelqu'un, quand je l'entendis éclater de rire. C'était mon ami X.

—Enfin, je te trouve ! dit-il... Tu pourrais peut-être marcher ailleurs que sur mes pieds, maladroit... N'importe, j'ai de la veine. Je te cherchais justement. —Une mauvaise nouvelle, je suppose ? —Plutôt bonne... Tu verras.

Là-dessus, nous poursuivions ensemble notre promenade, mon ami X et moi, d'abord attentifs aux êtres qui défilèrent près de nous, jeunes hommes, astiqués et musqués, épiant des rencontres, jeunes filles aux parfums divers, dont la troupe, en s'éloignant, présente une forêt de couleurs ambulantes, couples murs et graves, dont la conversation est faite de monosyllabes, solitaires, canne au bras et nez au vent, venus là pour voir du monde et ne penser à rien, enfin tous les visages de l'amour, de l'insouciance, de la déception, de la curiosité, de l'indifférence, de la force ou de la dyspepsie. Spectacle amusant de la vie qui passe, intense et diverse, sous un ciel de printemps. Tout était beau : les étoiles, la colonne du Jardin du Fort, le front de la citadelle, et, en bas, le reflet d'acier du fleuve noir, brutalement strié, par places, des rayons criards des ampoules électriques.

Nous marchions ainsi, abandonnés au charme de cette soirée, parlant de tout et de rien, quand j'interrompis mon ami X.

—Au fait, tu me cherchais, tout à l'heure ? Pourquoi ?

—Ah ! Oui, j'oubliais... Plusieurs de nos amis, y compris moi-même, se sont découvert des tas d'idées derrière la tête, et ils considèrent que ce bagage est encombrant et plus ou moins inutile s'ils ne le déversent pas quelque part. Alors, nous avons songé à toi...

—Je ne comprends pas encore très bien... A-t-on envie de déverser sur moi ? Serais-je devenu, par hasard, une espèce de "dompteur" à idées ?

—Tu ne comprends pas encore ? Alors, je me demande si tu feras vraiment notre affaire... Enfin, puisque le vin est tiré, buvons-le !... Toi qui fais dans le journalisme depuis des années, tu dois te douter que le meilleur moyen d'utiliser des idées est encore le journal et non le radio. Eh ! bien, nous comptons sur toi pour fonder et diriger un petit journal, un bon petit journal, où nous dirons franchement, vigoureusement, bravement, ce que nous pensons, comme nous le pensons, ce que nous sentons, comme nous le sentons, où nous défendrons les hommes et les principes qui nous sont chers, où nous attaquerons au besoin les volontés perverses et les actes mauvais, où nous tâcherons de mêler la solidité de la pensée mûre à l'ardeur de la jeunesse. Nous aurons l'enthousiasme de la vérité avec la prudence de la réflexion et de la mesure. Peux-tu nous aider ?

—Assurément, je le veux, protestai-je. Malgré la difficulté de l'entreprise, — car un journal, si peu volumineux soit-il, est plus difficile à conduire au succès qu'une grande industrie de savon et de pâte à dents, — je ne suis jamais refusé à propager des idées et à défendre le bien et le vrai... Mais quel nom donneras-tu au poupon ?

—Je ne sais pas encore. Cherchons, veux-tu ?... J'ai songé à quelque chose qui sortit comme des entrailles de ce vieux rocher, à des syllabes sonores où fussent comme condensés l'esprit, la mentalité, l'opinion et la volonté de ce petit coin de patrie, plus beau que tous les autres et dont nous sommes un reflet, un écho... Appelons-le...

—J'ai trouvé, m'écriai-je : "Le cri de Québec !" —Merveilleux ! "Le Cri de Québec" !... Et maintenant, marchons ! Le cri de Québec, c'est la voix qui veut le progrès dans l'ordre, le respect aux hommes qui le méritent et l'estime aux partis auxquels nous devons de la grandeur, du prestige et de la confiance en l'avenir... C'est dire que nous nous occuperons de politique. D'aucuns, les faux sages, di-

sent souvent avec mépris : "La politique, une immense blague !" Les malheureux, ils ignorent tout ce que nous devons, nous, à la politique qu'ils dénigrent. Si, dans le passé, nous avons eu, au sommet de l'Etat, des hommes qui ont pris notre défense, qui nous ont conquis des droits, nous ont épargné des hontes, nous ont poussé même de l'avant pour gagner de grandes batailles nationales et économiques ; si l'honneur de notre nom fut de tout temps soutenu, au siège du gouvernement, avec un talent qui a réduit nos adversaires au silence ; si quelques grandes figures, formées de notre chair et de notre sang, ont prouvé au monde et à l'histoire, notre force et notre vitalité ; si, dans le présent même, grâce à des chefs que le peuple s'est donnés, nous respirons la sécurité, la tranquillité et la fierté, si nous sentons qu'il se trouve, parmi les nôtres, des coeurs courageux et honnêtes, des intelligences éclairées, des esprits audacieux, entreprenants et féconds en oeuvres de progrès, de grandes âmes faites de dévouement, sacrifiées depuis des années à la chose publique, est-ce que la politique est une immense blague ?

—J'aime l'entendre parler ainsi, lui dis-je. La politique doit être prise au sérieux sous peine de désastre national. Il est enfantin de la traiter de blague quand nous devons tous compter avec elle. Elle est à la racine de tous les biens, de tous les progrès généraux, et, parfois, hélas ! de tous les maux. Car il ne faut pas oublier que la blague existe, dans la politique. Tous ceux qui n'ont d'autre but, en s'occupant d'elle, que des ambitions mesquines, qui désirent s'y faire une place aux dépens de la vérité et de la justice, qui calomnient, vilipendent, faussent les paroles et les intentions, sèment délibérément des doutes dangereux dans l'âme du peuple, inventent des histoires, fabriquent des scandales fantômes, détruisent des réputations honnêtes, critiquent des oeuvres essentielles et bonnes, entravent des actions bienfaisantes, tous ceux-là font de la blague, ils le font avec effronterie et incontinence, et c'est eux qu'il faut tenir responsables de cette fable malfaisante qui fait dire à tant de naïfs : "Elle est une immense blague !" Le Cri de Québec clamera contre ces chacals, qui ont toujours faim de réputations à dévorer et qui portent en eux cet instinct que j'appellerai canavérique et qui les incite à faire mourir des hommes et des causes dont nous avons besoin. Nous serons ainsi le cri du gardien vigilant. Nous donnerons l'alarme. Le bien, le vrai, l'honnête, le courageux et l'actif seront saufs : On les confondra !

Nous eûmes un moment de silence. Les étoiles luisaient de plus en plus nombreuses sur la foule. Des bribes de conversations nous arrivaient de tous côtés. Les mots nous arrivaient incomplets ou confus. Un moment, nous entendîmes distinctement des syllabes qui signifiaient que nous n'étions pas seuls à parler politique : "libéral..."

—As-tu entendu ? me dit X. "Libéral", il y a tout un programme dans ce vocable. Il signifie l'action, le progrès, l'audace, la foi en l'évolution intellectuelle et matérielle des peuples. Mon esprit ne peut se faire au mot "conservateur". Conservateur est bon. Acquiescer est mieux. Nous surtout, race naissante, nous avons peu à conserver, mais énormément à acquérir. Les trésors des siècles nous manquent, il nous est nécessaire, si nous voulons vivre, de compter sur ceux de l'avenir. Le libéralisme canadien nous le donnera. J'y ai une foi entière : il ne nous a jamais trahi, c'est pourquoi il a rallié toutes les bonnes volontés nationales. Nous planterons son drapeau dans nos coeurs et le conduirons allègrement à toutes les victoires

—Mais, fis-je remarquer, la politique n'est pas tout, dans un journal. Je tiens à ce qu'on s'en éloigne quelquefois. La littérature, les arts, la science, l'histoire, les grands événements domestiques ou étrangers, combien d'autres sujets méritent d'arrêter notre attention. Dans divers domaines, nous devrions introduire courageusement l'esprit de critique, condition sine qua non du souci de la perfection. Si la critique injuste, par

Billet de la semaine

DANS LE CIMETIERE DES JOURNAUX DE QUÉBEC

Sait-on que depuis cent-soixante ans plus de deux cents journaux ont eu le jour, à Québec ? En portant celui-ci sur les fonds baptismaux nous avons jeté un coup d'oeil dans le cimetière de la quatrième puissance. Il y a là des épitaphes très bizarres qui donnent à réfléchir sur l'existence précaire de la presse. Tous les quotidiens et les périodiques ont leur. A les lire, on conclut que la vie des journaux ressemble un peu à celle de ceux qui les dirigent. Les uns naissent vigoureux, grandissent et se taillent dans le monde une place prédominante ; les autres créés dans des conditions difficiles, s'en vont boitant quelques mois, quelques semaines durant, et disparaissent.

Chez nos journaux, les octogénaires sont rares. La mortalité infantile a étouffé dans leur berceau plusieurs feuilles destinées à révolutionner l'univers. Il y a quelques années, l'instabilité de la presse était telle que des écrivains faisaient mine de s'étonner dès qu'une feuille ne disparaissait pas dans les premières lunes qui suivent sa mise en circulation. Parlant un jour de "l'Union Libérale" dont il a été l'un des collaborateurs les plus spirituels, Edmond Paré, dans l'une de ses chroniques toujours si pleines de verve et d'entrain, écrivait :

"Ce n'est pas sans étonnement que je vois "l'Union Libérale" parvenue à son cinquante et unième numéro. "J'ai déjà assisté à la naissance de quelques journaux.

"J'étais chargé généralement du prospectus, et le prospectus tuait le journal.

"Le dernier que je vis naître était "Le Soir". Il n'est paru qu'un numéro du "Soir". Des difficultés financières l'étouffèrent dans son berceau, quoique, d'après le prospectus, nous annonçons sa vie assurée pour un an "grâce aux généreux sacrifices de quelques amis". Quel journal ça devait être, mes chers amis ! Heureusement qu'il est mort à son aurore car il aurait créé une révolution dans le journalisme.

Le "Soir", de même que Paré l'épithétait dans le même article, était né des

Suite à la page 4

exemple, est condamnable en littérature comme en politique, elle est salubre chaque fois qu'elle redresse des torts réels et tend vers un idéal. Il faudra donc y mettre un courage tempéré d'honnêteté, par respect pour la vérité.

—Tu viens de dire trois mots qui me donnent la devise du Cri de Québec : Courageux, honnête et vrai ! Et maintenant, notre journal est fondé. Marche ! —Et moi, tu m'as fait tout mon premier article.

CARL

A droite et à gauche

Monty est monté. Il a découvert que le gouvernement King ne faisait pas assez d'économies. C'est pourquoi il veut le retour de Meighen, avec les \$2,500,000,000 de dettes de son parti, les \$500,000,000 gaspillés en pure perte dans l'organisation de l'armée et autres dépenses. Il voit là une garantie d'économie.

L'éternel enfant, Armand Lavergue, est, comme Monty, monté sur le mulet tory. Succèsivement nationaliste, libéral et conservateur, il apparaît à la foule comme une espèce de politicien de carnaval, enveloppé d'une peau blanc-rouge-bleu. Seule sa monture, hybride comme ses idées, le prendra au sérieux ; chez les autres, ce sera un immense objet de rire.

Avec Gauthier, le transfuge, le cirque sera au complet. Celui-là aussi a passé par toutes les sauces : Artisan, libéral et tory. Plus tard et plus ridicule dans ses gambades que son compagnon Armand, il n'aura pas même, comme celui-ci, le mérite de faire rire. Il sera lynché au chant de :

Les Artisans ! Les Artisans sont là !

Armand a dit de Laurier qu'il était l'homme le plus néfaste de la politique canadienne. La gloire du vieux chef n'en est pas moins agrandie, car, certaines insultes prouvent la supériorité de ceux à qui elles s'adressent.

Bray eut des conférences, en pays étranger, avec des hommes en pyjamas. Pourquoi ces conférences et pourquoi ces pyjamas ? Allait-il, avec ces hommes légèrement vêtus, chercher les moyens de faire observer la loi de prohibition aux Etats-Unis ? Pourquoi l'opposition n'a-t-elle pas approfondi l'enquête de ce côté ?

M. Sauvé est-il satisfait de l'enquête sur la contrebande dans la province de Québec ? Approuve-t-il le bootlegging ?

M. Bourassa, qui aime tant les causeries et qui fait imprimer et vendre toutes les sennes, devrait inviter le chef de l'opposition à donner une conférence sur la contrebande des boissons.

M. Durand, dans son manifeste de fin d'enquête, n'a pas nommé les personnes compromises par certains témoignages.

Mais où sont les torres d'antan ?

A-t-on déjà rangé M. Belley dans le musée aux fossiles politiques ? On ne lui voit plus la figure, depuis quelque temps. S'il n'est plus qu'une relique, est-ce que cette relique n'est pas monstrueuse ? On devrait l'enchâsser en mémoire de sa brillante lutte dans Rimouski.

Ci-gît Lockwell portera, cet été, des culottes bouffantes en souvenir de son décollage de Rimouski. Ce sera bouffe sur bouffe.

Il paraît que Tit-Toine s'appête à marcher dans le sillon Monty-Lavergue-Gauthier. Cet enfant-là, ne pouvant être vu, s'écrit derrière ses volumineux compagnons de route, vent être entendu à tout prix. Il parlera des économies de M. Meighen.

La "Femme-Libre", débrillée et fanée, guelle une femme de rue. Cette créature est inquiétante : elle finira par le violon.

Suite à la page 4

LE DR BELAND A QUEBEC

Dans l'avenir, quand on voudra résumer la vie et le caractère du docteur Béland, on dira de lui : "Il n'avait pas d'ennemis." Et l'on trouvera unique, dans les annales politiques d'un pays où l'assaut du pouvoir donne lieu souvent à des luttes farouches, qu'un homme, après avoir bataillé trente ans de sa vie et fait partie de deux ministères, à des époques différentes, soit resté pour tous l'être idéalement pur, loyal et franc, le gentilhomme en qui la noblesse de manières va de pair avec la noblesse de l'âme, la figure sympathique et bonne, portant je ne sais quel reflet mystérieux qui fait le magnétisme personnel et crée la popularité, enfin, l'orateur dont l'éloquence sincère, toujours mélangée de douceur virile et de véhémence sans trivialité, séduit les foules et désarme l'adversaire. Tel a toujours été et tel sera toujours le ministre du Rétablissement et de la Santé dans le cabinet King : un gentilhomme.

L'autre soir, au banquet que lui offrait la jeunesse libérale de Québec, il a fait un bijou de discours, dont lui seul a la manière, un discours poivré d'anecdotes, aromatisé de charmantes reminiscences et nourri de faits. A l'entendre, on se demande si la génération qui nous précède n'eût pas plus que la nôtre le souci de l'art oratoire, qui consistait à charmer en instruisant. C'était alors l'époque où l'enthousiasme romantique brûlait au coeur de Québec. On se réchauffait aux rayons de l'esprit français, et on respectait la forme. Aujourd'hui, on est devenu peut-être trop positif. Les idées générales, pourtant très belles, parce que plus humaines, ont cédé le pas aux idées pratiques et à l'action. On a voulu réagir contre des abus : il se peut qu'on ait dépassé la mesure. Aux yeux des masses, qui aiment instinctivement la beauté, le prestige des orateurs modernes en a probablement souffert.

Ainsi, on se laissait délicieusement émuvoir, samedi dernier, quand le ministre rappelait ses souvenirs d'il y a trente ans, alors que, simple étudiant en médecine, il subissait déjà l'attraction de la vie publique, qui allait, plus tard le prendre tout entier. Avec un soupçon de remords, le jeune homme lâchait ses traités arides et gravissait la colline parlementaire, où l'attendait un régal oratoire. Il se fauillait dans les galeries, févrex et attentif, et il regardait s'agiter les hommes et les idées. C'était l'époque où le grand Mercier se battait pour sa province et son parti. Ce merveilleux jouteur du libéralisme canadien terrassait ses antagonistes de son verbe puissant et de son geste irrésistible. L'idée libérale triomphait en lui. Et le jeune Béland, en sortant des galeries, ne sentait plus son remords d'avoir négligé quelques heures d'étude : des études ! Ne venait-il pas d'en faire, et des plus belles, des plus fécondes ? Ne leur devons-nous

pas, à ces études de jeune homme ardent et passionnément épris de liberté, le défenseur le plus convaincu de l'idée libérale semée dans son coeur par la parole d'un Mercier ?

En avançant dans la vie, le docteur Béland eut l'honneur de combattre à côté de Sir Wilfrid Laurier, si justement nommé le plus grand des Canadiens et l'idole des Canadiens français. Il en a gardé, dans ses manières et dans sa pensée, une empreinte impérissable. C'est à tel point que, durant la démonstration, on ne put s'empêcher d'unir le mort et le vivant dans un même hommage, tant leur carrière se confondent. Les applaudissements ont également couvert les deux noms.

C'est qu'on évoque jamais en vain, chez nous, le souvenir du véritable fondateur du libéralisme canadien. Quelques-uns de nos, renégats de tous les partis, s'efforcent aujourd'hui de souiller sa mémoire, et quand je vois ces vers tracer un sillon de bave sur cette réputation blanche, je pense à ces vers de Cyrano :

Et je le hais depuis qu'il se permit, un soir, De poser son regard sur celle... Oh ! [J'ai cru voir Glisser sur une fleur une longue limace.

Limaces de la calomnie laissant un trait gluant sur une blancheur. Car tout le passé de Laurier, nous l'aimons, et il n'est pas un véritable Canadien qui permette qu'on y porte atteinte. Quand on entend dire : "Laurier fut l'homme le plus néfaste de la politique canadienne", un sentiment de colère monte à la gorge. Celui qui, quinze années durant, fit la gloire et la prospérité de sa race et de son pays, qui réalisa l'unité nationale, qui achemina, par sa finesse et son admirable diplomatie le Canada vers une autonomie voisine de l'indépendance, qui comprit mieux que tout autre le sens du mot "liberté", qui souffrit l'ingratitude momentanée de ses compatriotes avec une grandeur d'âme sans égale, qui lutta jusqu'au bout pour faire triompher sa chère devise : "Le Canada aux Canadiens et les Canadiens au Canada", et qui mourut sur la brèche en s'efforçant de débarrasser le pays des traîtres, celui-là mérite non pas les outrages de quelques démagogues nuls autant qu'insensés, mais un autel dans nos âmes.

C'est pourquoi le docteur Béland recommandait à la jeunesse de lui rester fidèles et de ne jamais abandonner ses principes. Il venait d'ailleurs de montrer à ses auditeurs les ravages faits à notre pays, de 1911 à 1921, par les principes conservateurs. Après Laurier, il a suffi d'une administration tory pour démolir l'édifice si péniblement élevé par le libéralisme : gaspillages chonés, favoritisme effronté et ruineux, impérialisme sanglant, désordre, paralysie, haine et désespoir. Quand, par un inexplicable revirement d'opinion, le parti libéral dut s'effacer, les finances étaient en parfait ordre. Dix ans après, la dette nationale s'élevait à deux milliards et demi. Le dernier exercice financier de l'ère conservatrice se solvait par un déficit énorme. On jetait l'argent par les fenêtres, et la multitude des favoris, qui rampait en bas, le happaient comme des fauves. On avait traversé une ère de scandales sans exemple dans l'histoire du pays. Dans les orgies des armements, pour enrichir quelques fournisseurs des troupes, on avait dépensé en pure perte — et cela du témoignage même du général Currie, général en chef des armées canadiennes — la somme formidable de près de \$500,000,000. Meighen avait dit : "Pour l'Empire, nous irons jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier dollar." C'était là tout son programme, qu'il réalisait d'ailleurs avec une hâte criminelle, quand la guerre vint mettre fin à ces gigantesques folles conservatrices.

Au sortir de la tourmente, le Canada était couvert de lèpres, et l'on continuait à traiter le malade de façon à le faire mourir plus vite, quand eut lieu la résurrection du libéralisme canadien, il était sauvé. Tout de suite, on mit en pratique une politique de rigide économie. Les dépenses, qui étaient de 463 millions en 1921, dernière année conservatrice, furent baissées à 434 millions en

Suite de la page 4



SAUVE : — Mon cher Durand, tu vols dans quel pétrin tu nous a fourrés avec ton enquête sur le bootlegging.

La Maison Natale de Dumas Fils

Une plaque commémorative vient d'être apposée place Boieldieu — ancienne place des Italiens — sur la maison portant le numéro 1 et qui fait face à l'Opéra-Comique. C'est dans cette maison qu'est né Alexandre Dumas fils. La plaque sera remise officiellement, aujourd'hui, à la Ville de Paris.

Il y a onze ans, à la veille de la guerre mondiale, au moment où on allait démolir le Café Anglais où j'habitais, j'entraï par hasard dans cette maison, en quête d'un abri, car — heureux temps ! — un écriteau indiquait qu'un appartement y était à louer. L'appartement que je visitai, situé au troisième étage, donnait sur la place et sur la rue Favart, mais aussi sur la cour. Comme je cherchais à voir si cette cour était claire, je vins à lever les yeux vers l'étage supérieur. Mon regard s'arrêta devant une fenêtre entrouverte sur le rebord de laquelle fleurissait un humble pot de géranium. Le jardin aérien de Jenny l'ouvrière. Et, brusquement, je pensai à Alexandre Dumas fils, qui m'avait dit qu'il était né dans cette maison.

Pourquoi ce souvenir illustre me revenait-il à ce moment précis ? Comment ne m'était-il venu plus tôt, au moment même où je franchissais le seuil de la maison ? Autant de questions que je me pose à cette heure, où je me dis que cette chambre — que je n'avais fait qu'entrevoir — est peut-être celle où naquit le dramaturge auquel Paris s'apprête à rendre hommage. A moins que — ce qui est fort probable — l'immeuble n'ait subi des modifications depuis ? En tout cas, en écrivant ces lignes, c'est à cette chambre que je songe, cette chambre, qui en évoquant à mes yeux l'image de Jenny l'ouvrière, m'avait fait penser à l'auteur de *L'Affaire Clémenceau*.

"Ta mère, qu'est-ce qu'elle fait ?" demande au petit Pierre Clémenceau, au lendemain de son entrée en pension, un de ses camarades. "Elle est lingère", répond simplement l'interpellé. Dumas fils, au faite des honneurs et de la gloire, a courageusement raconté les années douloureuses de son enfance, aux premières pages de ce roman célèbre, qui contient, avec le récit admirable d'un drame poignant, un des plaidoyers les plus émouvants qui aient été écrits en faveur de certains déshérités. D'autre part, Alexandre Dumas, premier du nom, a écrit avec sa verve habituelle, la chambre qu'il habitait dans cette maison de l'ancienne place des Italiens, en retraçant, au cours de ses mémoires, son arrivée à Paris, tout jeune, pauvre et inconnu : "Je me mis à la recherche d'un logement. Après avoir monté et descendu un bon nombre d'escaliers, je m'arrêtai à une petite chambre, à au quatrième. Cette chambre, qui avait le luxe d'un alcôve, appartenait à cette immense agglomération de maisons qu'on appelle le pâté des Italiens, et faisait partie de la maison numéro 1. Elle était tapissée d'un papier jaune à douze sous le rouleau et donnait sur la cour. Elle me fut laissée pour la somme de cent vingt francs par an." Sur quoi, le futur châtelain de Monte-Cristo — qui annonçait également le Père Prodigue — remet, à la plus grande stupefaction du concierge, vingt francs de denier à Dieu, soit un sixième du loyer !

Ces quelques lignes, extraites d'un roman autobiographique du fils et d'une page de mémoires du père aident à situer et à préciser le roman d'amour qui allait avoir des suites si riches en destinée. Deux jeunes gens, habitant la même maison, se rencontrent et viennent à s'aimer. Un enfant naît. Il suffit aujourd'hui que cet enfant ait eu du talent pour que la maison devienne historique. Ici, ils ont été deux à avoir du talent. Ils ont eu même du génie. La pose de la plaque commémorative sur l'immeuble de la place Boieldieu s'est fait bien attendre.

Avez-vous gardé des souvenirs de votre enfance dans cette maison ? demandai-je un jour à Dumas fils. — Un surtout, répondit-il, et assez amusant. Je l'ai raconté à Blaise, de Bury. Un soir, je pleurnichais, debout à côté de la table où mon père écrivait à la lueur d'une petite lampe, l'empêchant ainsi de travailler. Impatient, il dépose la plume et m'enlevait vivement, il m'envoie rouler sur le lit à côté. Je me mets à brailler. Ma mère survient, fette des crêpes. Une scène s'ensuit. Et mon père, tout au démon de l'improvisation et pour ne pas perdre le fil de ses idées, va s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain, il se présente, tout contrit, à l'heure du dîner, un melon dans sa main. Ce melon — ma mère l'a compris — c'est pour se faire pardonner. Il l'était déjà.

"Ce souvenir que vous me faites vous raconter m'en rappelle un autre, continua Dumas fils. Les deux se complètent au reste. Près de trente ans se sont écoulés. C'est au lendemain de la fermeture du Théâtre-Historique. Mon père, après avoir créé et exploité cette salle où il vient de connaître des triomphes, n'a pas voulu m'écouter et s'est laissé entraîner à des dépenses coûteuses. Je l'oblige à s'éloigner de Paris afin que la situation soit liquidée en dehors de lui. Il va partir pour Bruxelles. Je l'accompagne. Mais nous ne nous parlons pas. Mon regard, que je maintiens sévère, semble, au reste, lui en imposer. A la gare du Nord, une marchande de fruits lui offre des pommes dans un petit panier. Il achète tout le panier ! Ce qui m'irrite. Nous entrons dans le compartiment et nous nous installons l'un loin de l'autre. J'ouvre un journal. Le train se met en marche. Nous sommes seuls. Alors, du coin de l'œil, je vois mon père prendre un fruit dans le panier. Il se prépare à le peler avec son canif. Puis, se retournant vers moi, timide d'abord mais s'enhardissant ensuite, il me tend le fruit, en me disant d'une voix mal assurée, que j'entendrais toujours : — "Veu-tu une pomme ?"

"J'étais désarmé. Et je songeait au melon de la place des Italiens. Trente ans s'étaient écoulés. Il n'avait pas changé."

Rien ne saurait exprimer la tendresse souriante qui se traînait dans ces mots : "Il n'avait pas changé". Aucun fils, vraiment, n'a parlé de son père avec plus de sincérité

L'hygiène et les animaux d'appartement

aqueux et limpide, qui peuvent acquérir un volume énorme et qu'il faut traiter chirurgicalement. Quand elles sont nombreuses, et qu'il s'en reproduit sans cesse, on si le kyste vient à supprimer, il y a risque de mort. Il fut un temps, en Islande, — où le chien est l'animal de trait et vit en commun avec tous les habitants, — il fut un temps où la mortalité par ces kystes représentait un sixième du chiffre des décès.

Règle générale : ne jamais se laisser lécher par un chien, même les mains (qu'il faut aller laver aussitôt après), encore moins le visage, ce qui vous apparaîtra comme moins dégoutant, je l'espère, si vous songez à ce que je viens de vous dire. Les anciens attribuent au léchage par la langue des chiens des propriétés merveilleuses pour la cicatrisation des plaies, et c'est une opinion que l'on retrouve encore dans certaines campagnes arriérées. Inutile de dire qu'il faut la combattre avec force.

Le chien peut encore transmettre quelques-uns des parasites qui vivent sur sa peau, insectes ou acariens, voire même des trichophytes. Il y a, tout d'abord, les puces, dont il ne faut pas sourire, et qui peuvent être les agents de transports de bien des germes par leur piqûre, lorsqu'elles piquent auparavant un malade, et qu'elles se sont ainsi infectées elles-mêmes. On sait le rôle évident de la puce dans la transmission de la peste du rat. On peut légitimement soupçonner qu'elle est capable de transmettre bien d'autres maladies, dont nous n'avons pas encore découvert le mode d'introduction. On a même prononcé son nom — rien de plus — à propos de certains virus nerveux (herpès, zona, encéphalite léthargique, etc.). Le chien familial, tenu sur les genoux, logé dans un manchon, admis jusque dans l'intimité du lit (!) devra donc, tout au moins, être impitoyablement dénué de ses "pupucées" ; c'est plus prudent.

Le chat ne nous transmet guère ses parasites intestinaux, mais il partage facilement sa gale avec les enfants et les femmes qui le laissent s'endormir au creux de leurs genoux. (Je glisse rapidement sur ce sujet : je suis surveillé, je vous l'ai dit.) Cette gale, qui diffère du reste de la gale humaine classique, est bénigne et disparaît avec quelques frictions à l'essence ou des badigeonnages de teinture d'iode.

Il faut accorder aussi une mention aux oiseaux de cage, qui ont leurs puces, eux aussi. Les perruches peuvent nous apporter un pneumocoque très dangereux, qu'on risque de rencontrer chez les oiseaux récemment importés et fraîchement acquis. Le petit jeu qui consiste à faire croquer par un morceau de sucre qu'on tient dans ses dents est peut-être charmant (!), mais non toujours inoffensif.

J'en aurai fini avec les oiseaux en citant les maladies que peuvent importer les poules familières, — trop familières — errant dans les rez-de-chaussée des fermes et des maisons de campagne. Outre les parasites qu'elles abritent dans leur chaud duvet, elles peuvent transmettre une forme de diphtérie. Je laisse de côté le cheval, qui a aussi la conscience un peu chargée, mais que j'hésite à classer parmi les animaux d'appartement.

Ce disant, je ne voudrais pour rien au monde, je le répète, avoir causé quelque atteinte à votre amour pour les bêtes, amour qui, à certains moments, demeure une des douces consolations de la vie. Mais, n'est-ce pas ? Il importe de bien connaître même ses meilleurs amis. Il est toujours sage de ne pas exagérer les privautés que nous leur permettons. Pour toutes les amitiés, c'est le moyen de les rendre le plus inoffensives... et le plus durables.

Dr Raoul BLONDEL.

Demande de soumissions

Des soumissions seront reçues par Monsieur C.-Antoine Taschereau, Secrétaire de la Commission Scolaire Catholique Romaine de la Ville de Québec, pour 4 bureaux P.M., le 27 mai courant, à son bureau, Hôtel du Gouvernement, Québec, pour les constructions suivantes : Logement et addition à l'Académie Ste-Marie ; Addition Académie St-Joseph. Les plans et devis seront visibles au bureau du soumissionnaire, de 9 heures A.M. à 4 heures P.M. Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque à l'ordre de la Commission Scolaire Catholique Romaine de la Ville de Québec, pour une somme égale à 10% du montant de chaque soumission. Ce chèque sera sujet à confiscation sur refus de l'entrepreneur adjudicataire de signer le contrat.

La Commission Scolaire Catholique de Québec ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions. RAOUL CHENEVERT, Architecte, 20%, rue d'Algonquin, Québec, A Québec, le 27 mai 1925.

SURPRISE

Mlle Neilson, la célèbre actrice, est partie samedi pour l'Angleterre par le steamer *Celtic*, de la ligne White Star. En ouvrant sa cabine, un parfum des plus suaves est venu flatter son odorat, et il est facile de concevoir son étonnement, lorsqu'elle aperçut 91 bouquets qui lui souriaient gracieusement. Mlle Neilson recommande fortement ces sortes de surprises comme un remède efficace contre le mal de mer.

ni plus d'émotion. La préface du *Fils naturel* est éloquent et *Le Père Prodigue* est, à certains endroits, d'une sensibilité exquise. Désordre, cœur et génie.

Mais, en ce jour de commémoration d'un roman d'amour, il faut relire aussi dans *L'Affaire Clémenceau* tout ce qui a trait au dévouement de la mère :

"Elle t'a élevé, et elle t'aime, et elle n'aime que toi, et elle a travaillé jour et nuit pour te faire vivre, et elle mourait de te la mort... Nul ne pénétrera plus dans cette âme dont tu es le maître... Jette-toi dans ses bras !"

Ces paroles, devenues célèbres, évoquent d'elles-mêmes, aujourd'hui, devant la maison historique.

Ange GALDEMAR (Le Gaulois)

"Le Cri de Québec" est imprimé par LA CIE DE PUBLICATION DE LEVIS, 39-39 1/2, rue St-Louis, Lévis.

Les grands Hommes quand ils étaient petits

Henri LAVEDAN

M. Henri Lavedan avait un sourire désolé : — Des souvenirs d'enfance ! Des souvenirs d'enfance !... Mais ce sont mille riens, monsieur, les souvenirs d'enfance !... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?... Je ne peux tout de même pas vous raconter mon premier chagrin... Tenez, c'était quand j'avais trois ans : On m'avait donné un âne, — un faux âne, un âne en carton. — Au bout d'un certain temps, je lui ai arraché la queue, par inadvertance : j'ai pleuré pendant huit jours... vous voyez bien que ce n'est rien ; et pourtant c'est un des événements qui ont le plus marqué dans ma jeunesse ; il y a 62 ans de cela, et je m'en souviens comme si c'était tout frais encore ; les larmes sont à peine sèches... Pour la queue d'un âne !... Non, franchement, je ne peux pas déceintement, vous raconter mes souvenirs d'enfance... Et l'illustre et charmant académicien, comme s'il m'avait convaincu, s'est tû... J'ai tellement insisté, que l'auteur du *Marquis de Priola*, a bien voulu tout de même me raconter encore pour vous quelques-uns de ces riens...

COMMENT HENRI LAVEDAN EGARA SA MAMAN A L'AGE DE QUATRE ANS. — Un autre grand événement de mon enfance : je me suis perdu. J'avais quatre ans, c'était rue de Rivoli. Je tenais la main de ma maman, nous regardions les boutiques et je m'étais arrêté assez longtemps devant la vitrine d'un gantier — vous voyez que je me rappelle très bien. Je ne sais pas comment cela s'est fait ; tout à coup, je n'ai plus ma maman. Elle avait disparu.

"Je n'ai pas perdu la tête. Calmement, j'ai traversé la rue de Rivoli : c'était une chose que les enfants, à l'époque, pouvaient faire encore sans trop de difficulté. Nous habitons place du Palais-Bourbon. Je suis né en longeant les Tuileries. Je suis passé fièrement devant les gardes en uniforme. Je vois encore, place de la Concorde, les beaux sergents de ville dont la tunique à longues basques était bien pincée à la taille (et ils avaient des bicornes !). Et je suis arrivé à la maison.

"On m'a demandé ce que j'avais fait de ma mère. Et j'ai répondu avec assez de sang-froid qu'elle avait dû se perdre dans la foule... "Ma mère ne rentra, dans tous ses états, que deux heures après moi. J'avais gardé tout mon calme. Mais je comprends aujourd'hui, à la façon dont je me souviens des moindres détails, combien cette aventure m'avait bouleversé..."

Et M. Lavedan, qui a toujours son aimable sourire, voudrait se faire encore :

— Voilà... LES ETUDES DE M. LAVEDAN... C'est Mme Lavedan qui apprit l'alphabet à son fils : — Avec un alphabet en bois, comme on les faisait autrefois... Vous savez, des petits cubes avec des lettres... Où est l'U ? où est l'N ?... Et ça, qu'est-ce que c'est ?... Et, à l'âge de 5 ans 1/2, l'auteur des *Grandes Heures de la Guerre*, fut mis pensionnaire dans une petite institution. M. Lavedan, tout de suite, m'arrêta d'un geste charmant : — Non... Non... Je n'ai pas été un très bon élève...

N'en parlons plus, c'est oublié. — C'est que j'ai eu des études agitées, à cause de la carrière de mon père. Quand je suis né, mon père était journaliste à Orléans. Il vint à Paris deux ans après ma naissance et devint rédacteur en chef du *Français*. Il se lia avec M. Thiers. M. Thiers le nomma préfet. Il passa dans différentes villes et il revint à Paris comme directeur-adjoint de la Bibliothèque Nationale. Et c'est ce qui explique que j'aie été successivement à *Bos-suet*, où j'eus pour camarade Mgr Baudrillard, puis au lycée de Tours ; puis au lycée de Tours ; puis au lycée de Bordeaux (pendant la guerre de 1870 ; puis chez les *Enfants Nantais* ; et enfin à *Condorcet*, alors lycée Fontaines, où j'eus pour camarades deux excellents élèves qui s'appelaient Reinach et Doumic...

"J'étais pour ma part, un garçon tranquille ; un rêveur. Mais je me souviens que je prenais plaisir à raconter des histoires à mes camarades. On me disait : "Lavedan, raconte nous des histoires..." Et, qui sait, c'est peut-être dans ce goût des récits de récréation que l'on pourrait trouver les premières traces de cette vocation que je devais sentir plus tard si impérieuse..."

"Pourtant, elle ne se manifesta réellement que fort tard ; pendant de longues années, l'idée de faire de la littérature et surtout du théâtre ne m'eût effleuré même pas..." Et, contrairement à ce que font généralement tous les enfants, l'auteur du *Duel* n'écrivit rien pour lui avant un certain âge et ne composa en secret ni grands romans, ni grandes tragédies avant sa rhétorique...

LA PRISE DE PEKIN A L'AMBIGU-COMIQUE. L'illustre auteur dramatique a bien voulu me confier quelle fut sa première grande impression de théâtre. — La première pièce que je vis était intitulée *La prise de Pékin* ; c'était, à l'Ambigu-Comique, une manière de féerie-ballet. Le personnage principal était un trouper courageux, loyal et badin, qui s'appelait *Andoche* et qui jouait mille tours à un Anglais dont j'ai malheureusement oublié le nom... Je revois aussi certaines danses de filles-fleurs qui m'avaient vivement intéressé... Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est un certain coup de gong qui devait annoncer la mise à mort, par les Chinois, du malheureux *Andoche* et de ses amis... Ah ! ce coup de gong !... le long retentissement de ce coup de gong... Vraiment, une vive impression de théâtre...

Et M. Henri Lavedan a souri encore : — Des souvenirs d'enfance comme cela ! Vous savez bien que je pourrais vous en raconter pendant des journées entières... Et il a ajouté d'une façon exquise : — Seulement, vous me permettez tout de même bien d'en garder quelques-uns pour moi... (L'Echo de Paris)

La Planète Mars est-elle habitée

L'éternelle question vient d'être posée à nouveau par le docteur Richard Prager, un astronome allemand. D'après l'analyse spectrale, il croit pouvoir conclure à l'existence d'une atmosphère épaisse de 200 kilomètres autour de Mars, et il soutient que, sur certains points de la planète, la température s'élève jusqu'à 22 degrés au-dessus de zéro, et non à 40 degrés au-dessous, comme l'admettaient certains savants.

Mais ce ne sont là que deux conditions de la vie, il faudrait prouver encore que l'atmosphère de Mars contient de l'oxygène. Certaines modifications des photographies suivant les saisons laisseraient croire à l'existence d'une végétation sans chlorophylle. Le point est cependant douteux.

Il semble que Mars est habitable, ou du moins certaines régions qui s'opposent à cette hypothèse paraissent avoir perdu de leur force. Mais rien ne prouve qu'il est habité. Nos instruments d'investigation sont trop faibles pour nous permettre d'apporter sur ce point une réponse positive.

La réhabilitation de Néron et Catilina

Voilà deux jeunes auteurs italiens, Mario Trozzi et Carlo Pascal qui se sont mis en tête de réhabiliter Catilina et Néron. Passe encore pour Catilina, c'était un excellent père de famille qui fut, parait-il, calomnié par Salluste aux moeurs dissolues et par le bavard Cicéron. Il était l'idole de la jeunesse et tout le monde aristocratique féminin de Rome brûlait pour ce tribun qui défendait la cause de la veuve et de l'orphelin. C'est du moins ce qu'affirme M. Trozzi.

Mais Néron ? Il est plus difficile à laver. C'était, nous dit-on, un grand poète. Il n'a jamais incendié Rome, et loin d'être l'ennemi des chrétiens, il a fait exécuter Pilate parce que Pilate avait laissé crucifier Jésus-Christ.

Des preuves ! des preuves ! des preuves !... M. Pascal avoue cependant que Néron a fait assassiner sa mère, mais il affirme qu'elle le méritait cent fois. C'est possible, mais ce n'est pas une excuse.

M. Mussolini dramaturge

IL ACHEVE UN DRAME : "MESSIEURS, ON COMMENCE !"

Rome — Le journal *la Nazione*, de Florence, publia que l'actrice italo-américaine Marie Bazzi a déclaré à un de ses rédacteurs que M. Mussolini doit lui remettre très prochainement un drame qui sera représenté en Amérique.

Il s'agit d'un ouvrage en trois actes dont le président du conseil aurait écrit la plus grande partie. Le premier acte fut achevé il y a quinze ans ; le second est à peu près terminé ; il ne manque plus que le troisième, que le Duce a promis d'écrire dès qu'il sera remis complètement de sa récente indisposition.

Ce drame devait être prêt pour l'été prochain et le titre serait : *Signori, si incomincia (Messieurs, on commence)*.

LA VITRE

Pleure le ciel, fonce la vent. De l'aurore ou du soir haïssée, Au cadre clos de ma croisée La Vitre est un vitrail vivant.

Sans que mon regard se dérange, De l'œil de l'ère où nous dansons, Au coin de l'heure et des Saisons, Ma vitre est un tableau qui change.

Et c'est, pour mon enchantement, La savante artiste Nature Qui peint de sa palette pure Ce fin paysage normand !

Jusqu'au pied, là-bas, des collines, Dans des jenns de tons diaprés, L'accord des sillons et des prés, Vellés parfois de mousselines.

Nonchalamment, comme oubliés Dans la molle et grosse émeraude, Des miroitements d'eau qui rôde Sous le frisson des peupliers,

Et, pour me joindre encore au monde, Tout le long des pommiers vermeils, Grimant, blanche, sous les soleils, La route, où le vertige grouille...

Et vois ! Le rosier de la cour Dans ma verrière émerveillée Dresse un bouquet de mariée Pour fêter nos trente ans d'amour !

— Femme, entretiens la vitre claire, Mon vitrail, si net et si pur, Que rien n'arrête vers l'azur Le papillon de ma chimère,

Que nos derniers beaux jours seréens N'y mêlent pas à leurs mirages Les larmes des anciens orages, Les brouillards de nos vieux chagrins !

Gustave ZIDLER.

SOUMISSIONS POUR LA CONSTRUCTION DU PONT SUR LA RIVIERE MONTMORENCY, ENTRE LES MUNICIPALITES DE ST-JEAN-DE-BOIS-CHATEL, COMTE DE MONTMORENCY, ET DU VILLAGE MONTMORENCY (St-Grégoire), COMTE DE QUEBEC.

Avis est par les présentes donné que des soumissions cachetées portant à l'endos les mots "Soumission pour le pont Montmorency" et adressées à l'honorable Antonin Gauthier, C.R., ministre des travaux publics et du travail, seront reçues au bureau de M. J.-A. Métyer, C.R., sous-ministre, au parlement, Québec, d'huit à midi, mardi le 26 mai 1925, pour la construction du pont susdit.

Les travaux seront exécutés suivant les plans et devis préparés à cet effet par le département des travaux publics et du travail et qui sont actuellement déposés au bureau du soumissionnaire, au parlement, où des copies peuvent être obtenues, de même que le détail des autres conditions de la soumission en faisant un dépôt de \$25.00, lequel dépôt sera remis sur retour des plans et devis.

Les soumissions devront être faites sur des blancs fournis par le département des travaux publics et du travail. Chaque soumissionnaire devra annexer à sa soumission un chèque accepté, fait à l'ordre du ministre des travaux publics et du travail au montant de 10% du prix de sa soumission.

Le département des travaux publics et du travail ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions et se réserve le droit, s'il le juge à propos, de donner des contrats séparés. Québec, 8 mai 1925. (Signé) IVAN E. VALLEE, Ingénieur en chef, Département des travaux publics et du travail, hôtel du gouvernement, Québec.

NOUVEAUX TAUX DE TRANSPORT SUR LA RIVE SUD

Le public a la plus belle occasion de voyager à un prix qui équivaut au prix du gros, en achetant des Passes Hebdomadaires.

TRANSPORT A MOINS DE 5cts

LEVIS TRAMWAYS CO

Téléphones : 2-8064 2-8065 Résidence privée : 2-8066

A. DESLAURIERS Ltée

Entrepreneurs-Menusiers et Contracteurs Généraux

Spécialité dans les bois durs : tels que noyer noir, acajou, chêne, châtaignier, gommier, bois jaune, etc., ainsi que les panneaux plaqués.

68 rue Lalemant, Québec.

GIN

Canadian Melchers

Croix D'Or

Fabriqué à Berthierville, Qué. sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS :	
Gros	42 onces - Prix \$3.80
Moyens	26 " - " 2.55
Petits	10 " - " 1.10

The Melchers Gin and Spirits Distillery Co., Limited - Montreal

DISTILLERIE A BERTHIERVILLE

Téléphone : 2-7865

T. E. ROUSSEAU Ltée

INGENIEURS

Entrepreneurs Généraux

48, 2ième Avenue, - LIMOILOU.

POUR VOS IMPRESSIONS Adressez-vous à

La Cie de Publication de Lévis

39, RUE SAINT-LOUIS, - LEVIS

A la recherche du moi

Parmi les problèmes que nous avons à débattre avec nous-mêmes — les plus graves, puisque ce sont ceux de la conduite et de la personnalité — je n'en connais point de plus pathétique présentement que celui dont je vois suppliciées autour de moi quelques âmes d'élite. Sans doute ne se guériraient-elles point en lisant ces lignes ; mais elles se reconnaîtraient.

Voici une jeune fille qui a passé l'âge fatidique de vingt-cinq ans. Elle a peut-être un amour au cœur, dont elle eût pu faire un bonheur, si elle était faite pour le bonheur. Elle possède des dons rares, une aptitude artistique véritable, de l'adresse, de l'intelligence, de la grâce. Mais, rongée d'un orgueil qui prend la forme de la timidité, elle a passé sa jeunesse à s'interroger sur elle-même, sur sa valeur, sur son originalité. Elle établit un perpétuel bilan intérieur qu'elle ne cesse, dans son angoisse d'amour-propre, de trouver déficitaire : elle vit à la recherche de son moi !...

Voici une jeune femme, qui est bien éloignée encore de la trentaine : le plus grand nom industriel, la plus grande fortune, le cerveau le plus riche et de la beauté. Et il n'est pas de jour où cette favorite du Destin ne plonge dans le désespoir. Elle voudrait écrire, penser, faire des découvertes scientifiques, n'importe quoi de génial et d'inédit, tenir un salon qui ne ressemblerait à aucun autre, etc... Elle vit dans la recherche de son originalité.

Et ces deux délicieuses créatures, venues leurs propres tortionnaires, ne constituent point, à vrai dire, des cas isolés. Nous sommes en un temps où, de plus en plus, nous faisons tous la même chose au même moment, portons les mêmes robes et les mêmes vestons, roulons sur les mêmes routes dans des voitures faites à la série, lisons les mêmes nouvelles dans les mêmes journaux, faisons semblant de couper les mêmes livres et assistons aux mêmes films. La vie de tout le monde nous presse et nous enveloppe, de telle façon que la plupart d'entre nous ne vivent plus que cette vie impersonnelle et banale... Mais ceux qui gardent le souci d'une existence intérieure, libre, qui soit la leur et non celle du voisin, dans quelles conditions se débattent-ils aujourd'hui ?... Comment protéger notre personnalité contre notre groupe, défendre notre moi contre les autres ?... Dans cette bataille entre le dehors et le dedans livrée par les meilleurs, n'y a-t-il plus d'autre sort possible que le secret et noir chagrin de nos deux belles neurasthéniques ?...

Dans une étude de cette nature, il faut prendre soin d'abord de dissiper toutes les apparences.

A première vue, en effet, ne semble-t-il pas que le progrès, dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel, aboutisse justement à assurer une indépendance de plus en plus complète de l'individu à l'égard de la contrainte sociale ? Jadis, il était soumis à la fois aux lois de l'Etat, aux pratiques de la religion et aux principes de la morale. Or, relativement à ces trois disciplines sociales, peut-on dire qu'il en soit encore de même aujourd'hui ?...

La contrainte légale, non seulement, ainsi que le prouve toute l'histoire politique, s'est réduite et allégée au profit de la liberté individuelle, mais le principe même de cette légalité est parfois discuté et l'on aperçoit, comme terme de cette régression, une utopie selon laquelle serait abolie toute intervention collective dans la conduite personnelle. Si le funeste bolchevisme a jamais offert un sens à l'esprit, ce ne pouvait être que celui-là. Il représente le point extrême de tout individualisme, de même que le socialisme représente le point extrême de tout étatismisme ; étrange et nécessaire symétrie ! De même, sans entrer dans le domaine fermé de la foi, on peut observer comme un fait que la religion est, en France légalement et dans la plupart des autres pays psychologiquement, séparée de l'Etat. Elle n'exerce plus d'action directe sur la vie publique, mais constitue pour chacun de nous une discipline personnelle. Pratiquement, on ne reconnaît pas celui qui est religieux et celui qui ne l'est pas : à la pureté des moeurs n'est même pas un signe, car on peut vivre bien ou mal des deux côtés.

Le caractère confessionnel ne se manifeste point par lui-même, mais en liaison avec d'autres caractères d'ordre ethnique ou social, comme l'influence du milieu, de l'éducation, celle des traditions familiales ou même de la caste et de la race. Quant à la simple morale (obligatoire et laïque), le travail de désagrégation dont elle est l'objet n'est-il pas plus évident encore ? On fait profession d'immoralisme aussi bien que de libre pensée ou de bolchevisme. La litté-

rature, les moeurs et même parfois les lois collaborent également à la destruction des vieux principes : à preuve tout ce qui se rapporte à l'amour et au mariage. Il y a vingt-cinq ans que la littérature nordique avait mis à la mode le bovarysme ingénu et violent dont la formule était : "Vivre sa vie". On en parle moins aujourd'hui, mais on y pense davantage et l'excentricité morale est devenue de rigueur dans certaines classes prétendument raffinées.

Ce phénomène de l'affranchissement individuel à l'égard de toutes les contraintes traditionnelles est devenu si général et si puissant qu'il déborde la pratique et gagne jusqu'à l'esthétique où l'on reconnaît, comme caractéristique du moment, l'horreur des règles. Songez à l'incohérence de la prosodie chez les poètes et de la dramaturgie chez les auteurs dramatiques. Quant au roman, n'est-ce pas le chaos, et la langue, le désordre ?...

On pourrait donc prétendre, non sans vraisemblance, que la personnalité de chacun de nous n'a jamais été plus indépendante, plus maîtresse de son développement et de son originalité. Mais cette liberté illusoire ne repose-t-elle point sur une servitude plus profonde ?

Prenons deux exemples : il est bien vrai que le poète ou le romancier ont le droit de violer à peu près toutes les règles de la versification et de la grammaire ; mais ne vivent-ils pas dans l'exclusive préoccupation du succès ? Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, à la condition que ce soit ce qui plaît. Le goût instable du public, la réussite de leurs confrères, tel propos de salon ou de table de rédaction et, pour tout dire enfin, le mouvement de la mode, leur impose donc une domination autrement astreignante que celle de n'importe quelle technique, puisqu'elle reste vague et perpétuellement changeante. De même, aucun règlement de police ne nous défend de nous mêler à nos semblables dans l'accoutrement qui nous plaît ; quelle femme pourtant ne consacre le meilleur de son attention à suivre l'impérieuse discipline de la couture ? Bien plus, ne voit-on point quelquefois les anciennes autorités entrer en conflit avec ces tyrannies nouvelles et vous imaginez-vous les angoisses de conscience de la bonne chrétienne que son confesseur rappelle à la modestie de la tenue, alors que son couturier la dévêt de plus en plus ?

La vérité est donc que nous avons simplement changé d'esclavage et que cet esclavage a changé de nature.

D'abord les règles et lois, dont les esprits audacieux affirment s'être libérés, ne portaient que sur des actions de notre volonté et n'intéressaient que la conduite. Les codes prescrivirent ou surtout défendirent ce qui peut servir ou nuire à la collectivité ; les principes de la morale jouent le même rôle à l'égard des actions qui échappent au contrôle matériel ; quant aux religions, elles n'ont jamais été qu'une conception du bien et du mal, enveloppée de mythes, et destinée à fonder justement les lois de la cité et les règles de la morale. Bref, il ne s'agissait en tout cela que de la pratique. Aujourd'hui, les influences qui s'exercent sur nous sont bien plus étendues, et atteignent, au delà de l'action, la pensée elle-même. Ecoutez attentivement vos contemporains, vous serez frappé du caractère mécanique de leur conversation, qui se compose presque uniquement d'expressions toutes faites, débitées sur un ton traduisant l'absence de toute réflexion et le seul jeu de l'automatisme. Si, le soir, vous pouviez à Paris percevoir ensemble les propos qui s'échangent autour de toutes les tables de luxe, vous en tireriez un schéma composite, pareil aux portraits de famille, qui ne laisserait tomber aucun détail important. Les théâtres, le livre du jour, parfois le cinéma, les courses et les informations des journaux sur la politique extérieure ou la Bourse : voilà le fond. Seuls, les potins de bande offrent des variantes. Ainsi tel est le progrès, non plus apparent, mais réel : jadis, la volonté seule était soumise, et la pensée restait libre. Aujourd'hui, c'est l'intelligence surtout qui, dans l'affranchissement illusoire de la conduite, est asservie. Personne ne juge plus ni ne raisonne par soi-même. Il n'y a plus dans nos cerveaux que des associations d'idées ou des lieux communs. Comme les innombrables lampes électriques de nos grandes villes, nous sommes branchés sur le même courant.

En second lieu — ceci est peut-être plus important encore, — les commandements d'autrefois s'exerçaient sur nous du dehors, comme l'ordre d'un parent à un enfant : il fallait pour leur obéir en prendre conscience, et par conséquent restait toujours possible cette liberté suprême, la révolte intérieure et le non-acquiescement. Aujourd'hui, au contraire, les forces indéterminées qui

nous mènent agissent sur nous du dedans, comme un aliment absorbé. Une influence continue, diffuse, souveraine comme celle d'un milieu vital, modifie notre personne même, sans que nous en ayons conscience. Nous sommes ainsi passés du régime de la réglementation à celui de la pression. Autrefois, nous percevions, pour y consentir ou pour la repousser, notre dépendance. Aujourd'hui, sous la fatalité même de notre inconscience, nous nous croyons libres... Supposez un prisonnier enchaîné, dont vous déliez les chaînes, mais à qui vous faites respirer une atmosphère qui le paralyse : il n'aura plus rien qui l'empê-

che de se mouvoir, mais il aura perdu la faculté du mouvement. Ainsi jadis nous vivions accablés d'entraves. Aujourd'hui, nous respirons l'air même de la servitude. Elle est devenue organique, psychologique. Elle nous est proprement essentielle.

De ce périlleux état, dont s'alarment légitimement ceux qui se sont mis à la recherche de leur moi comme d'un enfant perdu dans la foule, nous essayerons, dans une prochaine étude de déterminer les causes et d'entrevoir les remèdes.

Gaston RAGEOT.

Le Temps, Paris.

VIEILLE EGLISE

Je m'arrête en passant devant la vieille église du village. Elle penche au sommet du coteau Sa carcasse de vieille au lugubre manteau Rongé par les hivers, déchiré par la bise.

Son clocher est bossu, humble d'aspect, de [taille ; La porte qui conduit au minable intérieur S'échappe de ses gonds ; cependant le Seigneur Y demeure et bénit le peuple qui travaille.

La vieille église est pauvre ; et pourtant l'in- [fortune Vient chercher dans son sein l'espérance et [l'oubli ; De sa nef monte aux cleux le cantique enno- [blé ; Elle apporte la paix ; dissipe la rancune.

A son flanc les maisons s'étagent en couronne. Pour accueillir l'enfant dès son premier regard, Joindre les mains d'un couple ou pleurer un [vieillard, Sa voix, grave ou joyeuse, aux alentours ré- [sonne.

La foudre d'un coup sec put brûler la mesure ; La femme peut crouler sous l'outrage des ans Ou voir avec regret partir ses habitants Vers la ville, affamés de gain et de luxe ;

La foudre n'atteint pas l'asile inviolable ; L'homme efface avec art les outrages du [Temps ; Soutien des coeurs brisés, abri des pénitents, La vieille église reste à sa place immuable.

Charles COUVREUR.

TUBERCULOSE



Pour que chacun puisse dire:

"JE N'AI RIEN aux POUMONS"

DANS certaines régions rurales de la province le taux de la mortalité par la tuberculose est aussi élevé sinon plus élevé que dans nos villes. La connaissance pratique de l'hygiène et du génie sanitaire est plus lente à se répandre, votre absolument inconnue en certains endroits. Dans trop de foyers on ferme la porte à ces deux grands médecins qui ont nom Bon Air et Soleil. Les approches de la maison sont trop souvent malsains. On y tolère trop les terrains de culture pour la maladie.

En dépit des difficultés, la campagne d'éducation et de prévention entreprise par le Service provincial d'hygiène gagne du terrain. On constate déjà une réduction en certains endroits de la mortalité infantile.

Pour donner suite à cette campagne, pour rendre la santé contagieuse au lieu de la maladie, les 18 inspecteurs régionaux du service provincial d'hygiène ont fait 2,086 visites en 1922-23 dans diverses municipalités de notre province. Ils ont donné des avis pour l'amélioration des approvisionnements d'eau, des systèmes d'égouts, des puits, des dépendances; ils ont donné des conférences sur l'hygiène personnelle et l'hygiène générale et sur les mesures de prévention employées contre la maladie. Ils ont collaboré à l'organisation de services de santé municipaux, des semaines de santé, des dispensaires antituberculeux et de pisciculture. Leur travail a été stimulant.

Ces inspecteurs régionaux du service provincial d'hygiène sont des combattants dans la grande guerre livrée actuellement à la tuberculose et aux autres maladies qui nous ravissent nos enfants. Ils sont les agents de liaison entre les

municipalités et le Service Provincial d'hygiène, les véritables champions de l'hygiène et de la santé, les éducateurs naturels dans l'enseignement de la prévention contre ces deux fléaux redoutables.

Chaque inspecteur est un médecin diplômé, d'une compétence et d'une intégrité reconnue, porteur d'un diplôme spécial d'hygiéniste public et d'une lettre de créance du Service provincial d'hygiène.

Nous sollicitons pour ces inspecteurs de la part de tous les corps municipaux, des dirigeants de tous les établissements industriels ou éducationnels, des maîtres et des maîtresses d'écoles par toute la province, des hommes de profession, des femmes dévouées et des conducteurs de l'opinion, nos sollicitons un accueil courtois et l'appui entier auquel leurs nobles fonctions leur donnent droit de compter.

Quant aux infirmières visiteuses, qu'elles soient doublement bienvenues dans nos foyers. Vous constateriez vous aussi, qu'elles sont les messagères de la santé, de la vie et du bonheur.

Ecrivez au Directeur du Service Provincial d'Hygiène, Hôtel du Gouvernement, Québec Ville

pour vous procurer des imprimés sur les moyens de prévenir la tuberculose, et de réduire la mortalité infantile.



Service Provincial d'Hygiène

Autorisé par le Secrétaire de la Province, Québec

Aidez nous à Détruire ces Foyers de Maladie



Évitez les logis encombrés — les chambres noires, fermées, malsaines. Dormez les fenêtres ouvertes. Laissez pénétrer l'air pur et le soleil chez vous.



Soyez bien soigneux au sujet de vos dépendances. Plus il y aura de distance entre votre maison et votre fumier, moins vous aurez de malades et de MORTS chez vous!



Détruisez la maladie en détruisant la malpropreté. Détruisez chez vous et autour de chez vous les foyers où les germes morbides pourraient se multiplier.



Veillez à la pureté de votre eau potable. Que votre puits soit sur un terrain plus élevé que vos cabinets ou dépendances. Le couvercle doit bien fermer afin d'éviter que l'eau de surface y pénètre. Les eaux souterraines doivent s'écouler de votre puits au fumier, et non le contraire.



Consultez votre médecin ou venez au dispensaire gratuit. Ne retardez pas dès que quelque chose vous inquiète. L'argent dépensé pour les soins et la propreté constitue votre meilleur placement.

CE BON GROS GARÇON

Il y a deux manières de faire rire : par l'esprit et par le ridicule. La première manière produit une émotion délicieuse et des surprises charmantes ; la seconde provoque une espèce de sentiment de honte et de malaise devant des actes ou des paroles exempts de sens commun et comparables à des folies fugitives. C'est ce dernier sentiment que j'éprouvais, l'autre jour, quand, voyant le portrait de M. Sauvé en première page de "La Femme Libre", je lisais au-dessous : "Le chef de l'opposition nous arrive d'un voyage de repos ; il nous a paru plein de santé et prêt à continuer la belle lutte (?) qu'il fait pour détruire le régime aristocratique que nous subissons depuis trop longtemps ?"

Ces deux lignes contiennent à elles seules plus de sottise que deux ou trois volumes d'inepties. La belle lutte, le régime aristocratique, il y a là déjà de quoi dérider tous les poissons du Saint-Laurent. Mais "La Femme Libre" couronne le plat, la platitude si vous voulez, en ajoutant : "Notre journal souhaite à ce grand patriote tout le succès qu'il mérite."

Ce grand patriote qui fait de si belles luttes et qui voyage pour se reposer de ses insuccès mérités, est à la tête d'un parti moribond et divisé. Dernier chef d'un corps en pleine décadence, il souffre son ardeur mourante par quelques discours annuels, tandis que s'accomplit sans interruption la déchéance. Lors de la dernière session, entouré de quelques champions politiques sortis par accident du mélano montréalais, dignement soutenu par l'orateur des "fales blancs", le mufle de Laval, et par le "sanctuaire simplicitas" de Joliette, il a prononcé discours sur discours, versé sur l'assemblée plusieurs tonnes de bouillie oratoire, il n'a pas été capable de porter contre le gouvernement une seule accusation spécifique, un seul blâme sérieux, une seule critique digne de ce nom. Il a fait preuve d'un vide tel, que l'intérieur d'un ballon soufflé contient plus de substance que la mieux étoffée de ses harangues. Ses amis eux-mêmes n'en sont pas revenus de leur stupefaction. Ceux qui, quotidiennement, ont assisté aux séances de la Chambre, s'ils veulent être sincères et ne pas verser dans le ridicule, sont forcés d'admettre que cette session fut la plus misérable qu'ait entreprise une opposition depuis la Confédération. Qu'on relise tous les discours, avec texte, et contexte : qu'y sentira-t-on ? Du vert.

Cependant, pour rendre pleine justice à M. Sauvé, disons tout de suite que les circonstances ne le favorisaient pas. Le rôle d'une opposition est bien difficile et bien ingrat quand elle doit s'attaquer à un gouvernement inattaquable et quand les actes importants de celui-ci sont tous marqués au coin de l'esprit public, du progrès et de la bienfaisance. Que voulez-vous qu'il fit contre une administration sans péché ?

Cette concession faite, il faut dire, toutefois, qu'une opposition est bien inférieure à elle-même, quand elle ne sait pas trouver un champ d'actions nouveau. Pourquoi s'est-elle tant lancée dans une critique à laquelle le fondement premier devait manquer nécessairement ? Dans la circonstance, savez-vous quel était son devoir ? *Éclaircir*. Si le blâme lui était impossible, elle devait étudier nos grands problèmes économiques et sociaux et s'efforcer de présenter des solutions. Par cet effort à chercher des moyens nouveaux d'améliorer la situation générale, de contourner des difficultés dont tout le monde cherche la clef, de perfectionner, embellir, compléter les œuvres commencées, elle aurait vraiment servi l'intérêt

public et se serait acquis un prestige qu'elle n'a pas. L'opposition est déconsidérée parce que, dans les circonstances, elle a prouvé son incompétence. C'est pourquoi je trouve ridicule qu'on accole l'épithète de grand patriote à M. Sauvé. Qu'il soit patriote d'intention, je le concède ; mais grand, non. Toutes les petites choses semblent s'être donné rendez-vous dans son ventre rond, et, à chaque session, ces petites choses sortent de sa bouche comme l'interminable fil que dévide l'araignée qui tisse sa toile. Et cela ne peut prendre que les mouches.

"Que voulez-vous qu'il fasse de plus ? nous dira-t-on. Ils ne sont qu'une poignée d'hommes divers, divisés les uns contre les autres. Ils ne s'entendent pas et s'engueulent souvent dans l'intimité." J'avoue que la situation est grave de ce côté. Toute maison divisée contre elle-même périt, dit le vieux proverbe. Patenaude, Tétréau, Plante, Bray et autres ne peuvent tirer toujours dans le même cordier, et nous avons alors l'exemple attristant d'une minuscule armée tiraillée en sens contraires. Le chef de l'opposition ne porte-t-il pas un peu la responsabilité de cet état lamentable de son parti ? Pourquoi, par exemple, sortait-il de la salle de l'assemblée législative chaque fois que le distingué vice-chef de l'opposition prenait la parole ? Pourquoi se permettait-il parfois, dans certains épanchements, de laisser poindre une amertume contre certain rival ? Il n'a pas prêché d'exemple, et c'est pourquoi d'autres l'ont imité, tel ce vieux député de la gauche qui jalouait le voisin de M. Sauvé, qui l'avait supplanté aux côtés du chef. C'était mieux quand j'étais là, disait-il, je lui soufflais ses réponses. Il n'est plus aussi bon à l'heure."

Mais laissons là toutes ces petites misères. Une autre, plus grande, plus formidable, est encore fraîche à la mémoire de la province de Québec. L'affaire de la Commission des liqueurs ! Cette affaire-là a semé la confusion dans le camp Sauvé. Le coup qu'en a reçu le chef de l'opposition lui a sans doute fait mal au cœur, et, pour cela, nous lui accordons de la sympathie. Nous voulons croire que, s'il n'est pas un grand patriote, il est certainement un bon gros garçon et qu'il est sorti navré du bain d'humiliation où il s'était plongé. Là est peut-être l'origine de sa fatigue et de son voyage de repos. Il a senti le besoin d'aller au loin digérer le gros Bray comme un boeuf qu'il a avalé.

Inutile de refaire toute cette histoire : ce serait prolonger un supplice et se montrer cruel. Non seulement la Commission des liqueurs est sortie toute blanche de cette enquête, mais l'accusateur y a noirci sa propre face comme un enfant jouant dans son fumier. Tel membre de l'opposition a été compromis dans les témoignages sur le bootlegging, et cette tache a éclaboussé toute la gauche. Quand la révélation s'est faite, on eût dit une pierre jetée dans une flaque de boue, au milieu d'une foule. Il en a jailli des parcelles sur les chercheurs de scandales.

Résultat : l'enquête n'a prouvé qu'une chose : qu'il se fait du bootlegging dans la province de Québec, et cela, aux dépens du commerce légitime de la Commission, et par qui, grand Dieu ? O Saint-Henri, volez-vous la face ! M. Sauvé, par ses attaques inconsidérées et son verbe creux, avait provoqué ces regrettables incidents. C'est ce que "La Femme Libre" appelle une belle lutte. Cette femme-là a du toupet.

CARL

Billet de la Semaine

Suite de la page 1

réveries de quelques jeunes avocats qui firent plus tard partie de l'Union Libérale", "et qui, dit-il, comme tout débutant au barreau, ouvrirent alors leurs bureaux dans une de ces mesures de la Basse-Ville, maison haute, sale, aux petites fenêtres blanches de poussières, aux corridors humides, aux escaliers tortueux et allant se perdre dans les ténèbres de la coïte. C'est là qu'au milieu de la fumée des pipes et du bruit de la discussion, en attendant une clientèle qui ne pouvait se décider à monter tant d'escaliers pour les trouver, ils avaient résolu de faire paraître le "Soir", étant persuadés que les affaires publiques ne pourraient se passer plus longtemps de leur concours."

Écoutons encore Edmond Paré nous exposer le programme du journal le "Soir" :

"Quoique libéral en politique, dit-il, le "Soir" devait être d'une noble indépendance. Des articles de polémique flamboyante devaient paraître chaque jour dans la première page. Les chroniqueurs les plus spirituels, les plus étincelants, les plus fantasistes étaient attachés à la rédaction. Les collaborateurs suivraient d'un œil infatigable le mouvement des sciences et des lettres, en Europe et en Amérique. Le paysan, rentré à son foyer, pourrait y apprendre l'art de planter les choux. Le fait divers devait revêtir un style nouveau et éclatant. On ne tirait plus des vieux clichés : "Un attentat inouï vient de plonger la paisible paroisse de Saint-Férol dans la consternation", ou encore : "Un accident, qui aurait pu avoir les suites les plus graves, nous montre le danger de l'usage imprudent des armes à feu". Les dépêches télégraphiques elles-mêmes devaient subir des modifications importantes. Enfin, tout serait bouleversé, renversé, changé, retourné complètement, de manière à jeter dans l'ombre tous les autres journaux."

"On demandait des agents dans toutes les campagnes ; chaque abonné devait avoir droit à une magnifique prime."

"Quand on pense que malgré tout ça, le "Soir" n'a eu le jour qu'une fois !

"O illusion des entreprises humaines ! Hélas ! le "Soir" n'est pas le seul qui ait perdu le souffle le jour même de son baptême. Dans l'enclos où les défunts journaux vont pourrir, des monuments nous rappellent que de nombreux quotidiens ont eu le même sort que la feuille dont parle l'intéressé chroniqueur :

"C'agit "L'Omnibus", journal humoristique, amusant drôlatique, né le 14 août 1869, mort le même jour."

"C'agit "Le Diable à Quatre" qui devait égarer la misère et la tristesse par des récits humoristiques et des rigolottes à crever de rire mais qui fut emporté quelques heures après sa naissance."

"C'agit la "Presse", le "Lutin", le "Furet", la "Sentinelle". Ils n'ont paru qu'une fois."

Voilà quelques-unes des inscriptions que nous imaginons sur les monuments de la presse québécoise.

Il serait long de faire la nomenclature complète des journaux que le "Cri de Québec" a eu pour ancêtres. Leurs noms sont divers et parfois très originaux tels que "La Scie", "La Lime", "La Sangsue", "La Mascaraide", le "Le Coq", "Le Voleur", "Le Bourru" et, enfin, "L'Echo des Imbéciles". Ce dernier, dans son premier numéro, contenait des caricatures. Ses directeurs promettaient de publier le journal tous les ans si les imbéciles voulaient bien les encourager. Il faut croire que les rédacteurs de cette feuille n'ont pas reçu l'appui auxquels ils s'attendaient... de la part des imbéciles—peut-être étaient-ils moins nombreux qu'ils ne croyaient—car l'Echo n'a été entendu qu'une ou deux fois.

En 1858, un journal connu sous le nom de "Chicot", fut publié. Il avait pour devise l'intelligente déclaration que voici : "A l'impossible nous nous tenons, les gens d'esprit nous aimeront beaucoup." Vingt-et-un ans auparavant, en 1837, était apparu "Le Fantastique", "journal rédigé par un flâneur, imprimé en amateur pour ceux qui voudraient l'acheter" et ayant pour devise "je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut."

Nous ne saurions jeter un coup d'œil sur l'histoire du journalisme chez nous, sans faire mention de "La Gazette de Québec". Cette feuille marque le début de l'imprimerie, au Canada. Fondée en 1764, elle subsista jusqu'en 1874. Bien des journaux furent publiés simultanément à la "Gazette". Mentionnons seulement le "Quebec Daily Mercury", fondé en 1804 ; le "Canadien", 1806 ; le "Journal de Québec", 1842 ; "Le Quebec Morning Chronicle", 1847 ; le "Courrier du Canada", 1857.

Quelle évolution s'est produite dans le domaine journalistique depuis la fonda-

Le Dr Béland à Québec

Suite à la page 2

1922, première année libérale, à 370 millions en 1923 et à 346 millions en 1924. En trois ans, on avait ainsi économisé 117 millions.

Malgré ce resserrement du trésor public, le commerce, repris de confiance, grâce à la sagesse des nouveaux gouvernants, eut un regain de vie. En 1921, la balance commerciale était de 30 millions défavorable au Canada. En 1922, la métamorphose s'opérait, et la balance nous devenait favorable de 142 millions ; en 1923, de 165 millions, en 1924, de 280 millions. Avec ces progrès, on avait trouvé le moyen de faire disparaître la taxe des ventes et de baisser les impôts douaniers de façon à soulager les contribuables de nombreux millions. Bien plus, en dépit de ces soustractions aux revenus fédéraux, l'énorme déficit de l'ère conservatrice a pu être changé, en 1921-25, par un surplus de trois millions.

Élevons-nous maintenant dans des sphères plus hautes. Notre peuple aspire à la liberté, le plus grand de tous les biens. Il n'existe pas de sentiment plus noble que celui qui pousse les nations à acquiescer des éléments de fierté nationale. Ces éléments se trouvent tous dans le libéralisme. L'hon. M. King a posé maints actes qui affirment avec éclat notre status de nation associée de la Grande-Bretagne, et non pas de vassale ou de coloniale. Grâce à lui, nous pouvons aujourd'hui dire "Non" aux conférences impériales et nous signons les traités qui n'intéressent que nous. Dernièrement encore, l'hon. M. Lapointe ne signait-il pas, indépendamment de l'ambassadeur anglais, un traité relatif à l'intégrité territoriale du Canada ? Jamais le faux et servile loyalisme d'un Meighen ne serait allé jusque-là.

A ce sujet, le docteur Béland cita ces misérables paroles d'un publiciste anglais malade de fatuité britannique : "La Grande-Bretagne a permis aux Dominions d'être absurdemment libres." Se redressant en un geste d'orgueil blessé, ému et frémissant, le ministre s'écria : "Je m'insurge contre ces paroles, parce que la liberté n'est pas absurde et que nous n'avons besoin de la permission de personne pour être libres !" Une salve d'applaudissements prolongés accueillit cette fière déclaration d'un libéral authentique. Elle semblait sortir du sein même de cette race qui répandit son sang en 1837 pour ses libertés et qui serait prête à faire de même chaque fois que ses droits seraient en péril. Des déclarations comme celle-là, c'est de la bouche des vrais libéraux qu'on les entend toujours, et non de la bouche de ces tory pour qui la servilité semble une condition de vie. Cette raison, fût-elle la seule, suffirait à nous faire répudier les autres partis, qui ne s'en inspirent pas.

Il se peut que le clairon nous convie bientôt à la bataille. Nous irons avec allégresse. Nous appartenons au parti de toutes les audaces, au parti de l'avenir, et nous n'avons peur de rien. Notre cause ne périsse pas. Je ne saurais terminer autrement que par ces paroles du grand Laurier, au début de sa carrière : "Que serions-nous donc sans la liberté ? Que serions-nous maintenant, si nos pères avaient eu les mêmes sentiments que les conservateurs d'aujourd'hui ? Serions-nous autre chose qu'une race de parias ?"

JEAN-CHARLES HARVEY

Les Femmes-Soldats en Estonie

Reval.—Le projet sur la nouvelle loi militaire, élaboré par le conseil supérieur de la défense nationale d'Estonie, prévoit l'appel des femmes de 17 à 55 ans.

(Havas)

tion de la "Gazette" ! A l'époque où celle-ci fut mise en circulation, par Brown et Gilmore, la presse n'avait pas à son service les moyens dont elle dispose, aujourd'hui, pour la réception des nouvelles, leur impression et leur distribution dans le public. Les événements qui survenaient à l'étranger, en Europe, par exemple, étaient publiés à Québec deux mois et demi ou trois mois après. Et personne ne songeait à s'en plaindre parce que dans ce temps-là, il n'était pas question de télégraphie et de radio. Les courriers arrivaient ici sur des brigantiers qui mettaient plusieurs semaines à faire la traversée.

Aujourd'hui, les nouvelles des pays étrangers nous parviennent au moment même où l'événement qu'elles rapportent se passe. Plus que cela, grâce à notre position à l'ouest de l'Europe, un attentat est-il commis dans l'une ou l'autre des contrées de ce continent, au début de la soirée, qu'il apparait ici, le même jour et sur un quotidien d'après-midi.

Nos arrières neveux auront-ils sur les journaux du samedi les nouvelles de la semaine suivante ? Pourquoi pas ?

CRISPIN

Chronique Littéraire

LA JEUNE POESIE CANADIENNE

Elle est bien jeune en effet. Elle agit encore. Dans son berceau rustique, elle gazouille quelques syllabes confuses. Sa bonne santé et sa belle humeur lui donnent parfois des bouffées d'orgueil : l'enfant ne se croit-il pas le nœud du monde ? Il ne faut pas en rire : si elle n'a pas de passé, elle a beaucoup d'avenir.

Aussi est-ce avec joie que je lisais, l'autre jour, un article de la CROIX, de Paris, où il était question de cette gamine en robe de baptême. On y disait fort gentiment :

"Avec la brise qui se mit à souffler du pays de Hugo, de Lamartine, de Musset, le souffle vint un peu plus tard, à Octave Crémazie, à Pierre Chauveau, à Alfred Garneau, à Pamphile Lemay, à Louis Fréchette, et le soleil se leva clair et chaud, dans leurs vers, pour éclairer le drapeau de Carillon, la découverte du Mississippi, les épopées et les batailles encore toutes saignantes, pour éclairer aussi les beautés de la terre canadienne. Cette poésie est la mère de la jeune poésie canadienne d'aujourd'hui. Cette jeune poésie a ses aînés et ses cadets. C'est comme les familles de l'Asie, une belle famille, et qui ne saurait tenir tout entière ici. Mais ce serait ignorer le Canada, ignorer aussi quelque chose de la France que ne point connaître au moins quelques-uns de ces cousins."

"Voici d'abord un groupe d'aînés : Alfred Perland, Louis-Joseph Doucet, Albert Lozeau, Emile Nelligan, René Chopin, Paul Morin, Alphonse Desilets, Blanche Lamontagne."

"Paul Morin mis à part, tous ces poètes ont les yeux fixés sur le Canada." Cette liste d'aînés, il n'y en a peut-être pas deux qui ont leurs dents, ce qui vous montre bien l'extrême jeunesse de nos bardes. L'autre le sait, mais il fait semblant d'abord de les trouver assez grands pour jouer avec eux ; il distribue à chacun d'eux quelques dragées de compliments, puis, avant de s'en aller, il dit, à mots couverts, en deux ou trois lignes :

"Telle est, vue rapidement, la jeune poésie canadienne. Assurément si sa science du mot et du rythme s'est grandement enrichie, on ne saurait la comparer à la virtuosité de toute une école de ce côté-ci de l'Atlantique. Les poètes canadiens n'ont point les raffinements, la cadence musicale, l'impeccabilité de la forme d'un Moré, d'un Henri de Régnier, d'un Paul Valéry, par exemple. Faut-il les leur souhaiter ? Très sincèrement, je ne le crois pas. Sans doute, ils ont encore à apprendre dans cette voie ; qu'ils apprennent encore. Mais qu'ils n'aillent pas trop loin !"

Ce qui veut dire : Cette poésie n'est ni riche, ni habile, ni musicale, ni bien écrite. Elle manque d'à peu près tout ce qui fait lire les poètes. M. Charles Baussan, — c'est l'auteur de l'article, — ne dit là que l'exacte vérité. Il faut le louer de sa franchise. Le temps de l'encensoir est fini. En littérature et en art, il est ridicule de cacher la vérité, car l'œuvre est là, toujours présente, pour témoigner par elle-même. Quelques-uns de nos poètes, il est vrai, se sont élevés jusqu'à une belle médiocrité ; mais là est le sommet de notre poésie. Presque tous sont restés au-dessous du médiocre. "Il est de notre devoir de les traiter avec douceur, direz-vous, et de les encourager". Sophisme ! Il n'est jamais permis d'encourager la littérature de pacotille et de gifler la beauté. En outre, personne n'est forcé d'écrire des vers : cette vocation-là ne s'adapte pas, elle ne s'invente pas comme une machine à laver ; elle est une force de la nature qui fait partie intégrante d'un être humain et qui s'impose à toutes ses facultés. C'est pourquoi je m'étonne que tant des nôtres, après avoir lu Musset, se croient tout de suite de taille à créer une Nuit de Mai.

De nos jours, il faut que la poésie soit parfaite ou qu'elle ne soit pas. Des prosateurs peuvent mal écrire et laisser des œuvres durables, tel Balzac, roi du roman ; mais le poète est ou n'est pas. Le génie ou rien. Les personnes vraiment cultivées ne lisent pas de poésie médiocre en vers : elles préfèrent la prose.

Je ne nie pas à quelques-unes des nôtres une certaine inspiration. Nelligan, malgré sa jeunesse et son cerveau inculte, eut des heures géniales. D'autres, après lui, lancèrent de fugitifs rayons de gloire ; mais il leur a manqué le sens de l'art. Trop tôt satisfaits d'eux-mêmes, ils ont négligé de travailler. Présidents de réunions cernées de littérature, cajolés par un entourage béat, gagnants de concours de vertu, ils ont pris pour un sommet d'art une petite tour de pierre haute comme une miniature. Et ils sont restés là, à perdre leur temps, quand ils avaient beaucoup à faire.

Nul n'est juge dans sa propre cause, il est vrai ; un jeune poète ne se rendra

CAUSERIE MEDICALE

L'Hygiène et les animaux d'appartement

Je ne voudrais faire ici, aux tendres amis des animaux, nulle peine, "même légère". Je suis des leurs. Et, d'autre part, pendant que je trace ces lignes, une mignonne chatte siamoise, sur ma table de travail, suit, de ses yeux ronds, avec un intérêt évident, tous les mouvements de ma plume. Je suis surveillé. (Aurais-je, comme on me l'a déjà dit, une écriture de chat ?)

Mais ceci ne doit pas me faire oublier mon rôle du moment, qui est de vous signaler tout ce qui, autour de vous, peut constituer, plus ou moins à votre insu, une cause de maladie, ou tout au moins de trouble pour votre hygiène. Or, ces gentils camarades de notre existence, au logis, sont parfois — oh ! bien innocemment — les introductions de germes et de parasites dont il ne faut pas faire fi.

Le chien, l'ami des hommes et le chéri des dames, est le plus dangereux. — à l'occasion, bien entendu, — et les maladies qu'il peut nous communiquer sont sérieuses.

Il y a la rage, qui est propre aux chiens des rues, mais que ceux-ci peuvent communiquer par une morsure, si légère soit elle, à notre petit compagnon, au cours d'une de ces promenades solitaires, que les fox-terriers, par exemple, et quelques autres, aiment tant. Le cas est très rare, d'une rage communiquée ainsi dans l'appartement ; et d'ailleurs, la rage elle-même est devenue une maladie presque exceptionnelle en France. Néanmoins, tout chien qui rentre mordu au logis doit être tenu sous suspicion et mis en observation, car la maladie est d'une incubation très lente. La tristesse, le goût obscur de l'isolement, la raucité de la voix, sont les premiers signes qui doivent éveiller l'attention ; la fameuse "hydrophobie" n'est qu'un signe tardif et d'ailleurs fallacieux. Si le chien suspect mord, il faut l'enfermer, appeler le vétérinaire et, après son avis, envoyer le sujet mordu, sans retard, se faire vacciner à l'Institut Pasteur le plus proche.

A côté de ce danger exceptionnel, il en est un autre bien plus fréquent : le téta. L'espèce ici en cause, le téta échinococque, n'est, chez le chien, qu'un petit ver cristallin, de 3 millimètres de long, à peine visible, qui s'incruste dans le cuir et se comporte comme celui-ci rejette par des selles. En principe, ces dernières ne sauraient être dangereuses qu'à la campagne, où l'eau de pluie ou d'arrosage peut porter le téta du côté du carré des salades ou des bordures de fraisiers, dont les produits se mangent crus. Dans ces conditions, le téta peut arriver dans les voies digestives humaines, où il accomplira son évolution.

Mais il est un moyen beaucoup plus simple d'obtenir ce résultat, c'est de laisser le chien lécher votre visage, et promener sa langue aux environs de votre orifice buccal. Cette langue a déjà léché, sur le chien lui-même, d'autres orifices où elle a pu rencontrer un téta en escapade, qu'elle disposera sur votre peau et qui s'y fixera, — surtout chez les porteurs de barbe. Un peu plus tard, un traitement de votre main, ou simplement le fait d'avaler un verre de liquide aux repas, fera glisser le parasite minuscule dans votre tube digestif où il évoluera.

Or, son évolution peut avoir pour vous des conséquences redoutables. Les larves adultes, pour ainsi parler, gagneront et foie par la veine porte, s'y enkysteront, et ainsi naîtront les kystes échinococques, vésicules sphériques, à paroi mince, à contenu

Suite à la page 2

VETEMENTS DE SURETÉ

Pour les candidats conservateurs et leurs amis.

Une importante maison de Montréal offrait en vente, ces jours derniers, des sous-vêtements en bois franc, pour quatre personnes. L'annonce, publiée dans "La Presse", le 4 mai dernier, était ainsi conçue :

"CAMISOLE ET CALEÇONS EN BALBRIGGAN POUR HOMMES

"Pour quatre personnes ; construites solidement en bois franc ; montants peints en rouge et siège fini dans chaque série ; spécial, le morceau \$7.50."

Les conservateurs ne valent pas d'interpositions dans cette affaire et persistent à dire que l'erreur est voulue. Ils font sans doute un rapprochement entre la râclée qu'ils recevront aux prochaines élections et les sous-vêtements de sûreté dont il est question.

A droite et à gauche

Suite de la page 1

C'est le "Matin", paraît-il, qui a provoqué une enquête sur la Commission des Liqueurs. Si Bray a du cœur il ne le lui pardonnera jamais. L'enquête a montré que ce n'était pas du côté du gouvernement qu'étaient les voleurs et les empoisonneurs.

Roger Maillet a joué un film à la "cow boy", lors des dernières élections de Sainte-Anne. Ce sabotin aurait du talent pour les petites vues. La vocation d'insulteur ne lui va guère.

On lit dans le "Matin" : "Suggestions pour la fête nationale :

"Un char de sans-travail.
"Un char de boîtes à fromage.
"Un char de ciment."

Nous ajouterons :
"Un char de "Matins" pour permettre à ces sans-travail d'économiser sur leur panier à toilette."

pas compte par lui-même de son insuffisance ; mais il est nécessaire qu'il sache, et c'est le rôle de la critique de l'éclaircir. Celle-ci manquerait à sa mission si elle ne lançait, parfois, des clartés brutales.

SAPHO.

TRIBUT D'HOMMAGE AU DR BELAND

"L'Action Catholique" fait l'éloge du député de Beauce.

A la veille du banquet qui a été offert à l'hon. Dr H.-S. Béland, samedi dernier, "L'Action Catholique" a rendu au ministre du rétablissement civil des soldats et de la santé publique, un éloquent témoignage d'admiration.

En voici le texte :
"La haute personnalité comme la grande popularité de l'hon. Dr. Béland, étaient déjà le gage, qui devait assurer le succès de ce banquet, nous disent les organisateurs. Agé de 57 ans, le Dr. Béland est encore relativement jeune, il est considéré à l'heure actuelle comme l'un des plus brillants et des plus forts lutteurs du parti libéral dans la Province.

"Homme distingué et d'une grande politesse, accueillant et invitant, il ressemble à plus d'un point au vieux chef du parti libéral. Sa phrase est toujours soignée, son geste abondant et large, sa voix douce et calme, qui charme ses auditeurs et entraîne les foules, il rappelle à ceux qui le voient et l'entendent le souvenir de sir Wilfrid Laurier.

"L'hommage que les libéraux de Québec et de tout le district rendront à ce chef distingué, samedi, est bien mérité.
"L'Action Catholique"
(14 mai 1925)

Le Capitaine Clauzel monte à 9.325 mètres

Dijon.—Le record de hauteur avec charge de 250 kilos a été battu par un aviateur dijonnais, le capitaine Clauzel, du 32e d'aviation. A son départ du centre de Dijon, l'appareil enregistreur était plombé à zéro, au retour, il indiquait une hauteur atteinte de 9.325 mètres. Cet appareil, maintenant plombé, a été envoyé aux services de contrôle à Paris.

Bien que l'appareil enregistreur n'ait pas encore subi les épreuves de contrôle, il paraît probable que le record du monde de hauteur avec 250 kilos de charge soit battu aussi par le record français.



CONTRAT DE LA MALLE

Des soumissions cachetées, adressées au ministre des postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi, le 19 juin 1925, pour le transport des malles de Sa Majesté sous les conditions d'un contrat pour un terme de quatre années, 12 fois par semaine, sur la route rurale Québec-Faubourg St-Jean-Baptiste No 1, à commencer le 1er octobre prochain.

Bureau de l'administrateur du district postal, Québec, 8 mai 1925.